"Je veux me sentir vivre"

Autor(en): **Zoller, Eva**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 2

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682365

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«JE VEUX ME SENTIR VIVRE»

«Quand vous avez dit „Nous allons parler de séparation", j'ai eu un frisson dans le dos. C'est que j'ai déjà vécu un tas de séparations. Je me suis donc tout de suite dit: Non, je n'ai pas envie d'en parler. Mais maintenant je suis contente d'avoir pu vider mon cœur. Ça fait toujours du bien d'avoir pu extérioriser quelque chose...»

Propos d'une élève bâloise de 15 ans, au cours de la discussion générale organisée à la fin d'un «séminaire» de philosophie tenu dans sa classe. En peu de temps, elle avait dû surmonter le départ de sa soeur, le divorce de ses parents et la mort de sa grand-mère. Peut-être était-elle l'élève qui était le plus concerné par le sujet abordé. Mais ce qu'elle a vécu et éprouvé a été partagé par certains de ses camarades: un garçon qui avait subi les mêmes coups du sort a tenu des propos du même genre: «Pour moi réfléchir à de telles questions n'est pas nouveau. J'ai dû me débrouiller tout seul au milieu des problèmes de séparation et de décès dans ma famille. Mais j'ai bien aimé entendre les autres s'exprimer sur le sujet.» Une de ses camarades: «Je me fais toujours beaucoup de soucis, je rumine, et je ressasse tous ces problèmes dans ma tête. Parfois je ne suis pas loin de croire que je ne suis pas „normale". Ça m'a fait beaucoup de bien de me rendre compte que je suis pas seule dans mon cas.» Cette jeune fille aussi a des parents divorcés.

Quand on aborde les sujets «philosophiques» relatifs à l'existence, les adultes que nous sommes ne devrions pas penser qu'il nous faut mâcher toutes les réponses pour nos enfants. Nous pourrions au contraire essayer de dégager et de développer nos idées et nos points de vue dans un dialogue d'égal à égal: au sujet de Dieu et du monde, des hommes et de la vie en commun, des normes, des valeurs et de la signification de notre existence, ou des grands mystères de l'origine et des fins dernières... De cette manière, on incite les enfants et les jeunes à penser par eux-mêmes, à trouver des arguments et à formuler des raisonnements, et donc à affiner leurs propres conceptions et à former leur jugement personnel. A la suite du texte que nous avons publié dans ACTIO HUMANA I/90 sur la réflexion philosophique menée avec les enfants et les adolescents, les élèves d'une classe secondaire de Bâle-Campagne ont discuté tout un après-midi des problèmes de la vie. Thème proposé:

SEPARATION – DIVORCE – MORT.

Pour commencer, les participants ont essayé de cerner ce que la «famille» signifie pour eux:

«Elle englobe tous ceux que j'aime bien, pas seulement la parenté. Les bons amis font aussi partie de la famille quand ils viennent chez nous.»

«Si l'on habite ensemble, les grands-parents

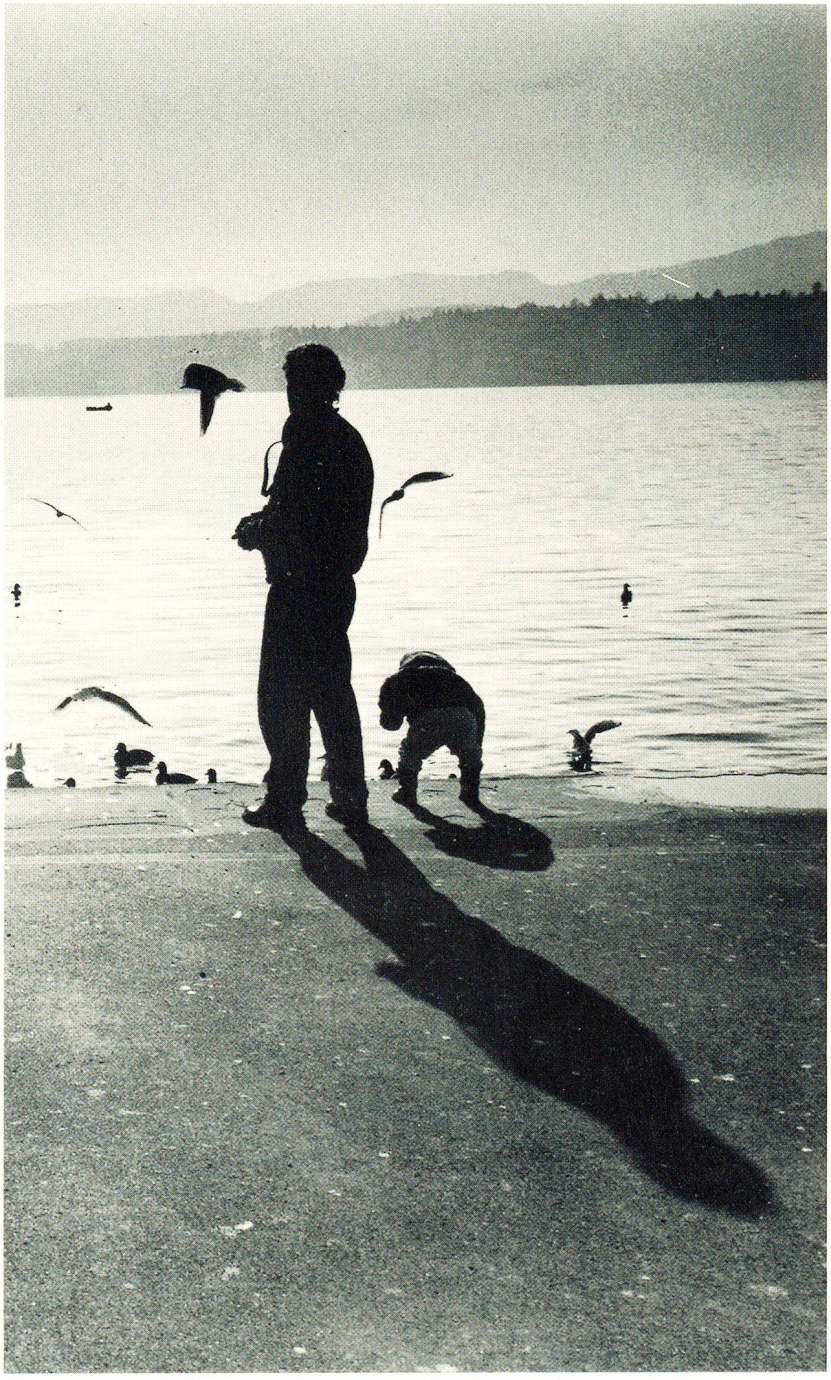
peuvent aussi en faire partie, ou un jeune qui est là dans le cadre d'un échange...»
«Ceux qui sont là tous les jours, que je vois quotidiennement.»
«Les animaux aussi en font partie – mon chien m'était par exemple bien plus familier que mes grands-parents. Je lui disais tout. Pour moi il appartenait davantage à la famille que la parenté.»
Les participants à la discussion se sont ensuite creusé la tête pour trouver des situations où quelqu'un quitte cette «famille».
«Mon frère est plus âgé que moi. Il vient de moins en moins à la maison et on sent qu'un jour prochain il disparaîtra complètement.»
«C'est pareil en cas de décès, comme la mort de mon chien, sauf que c'est beaucoup plus subit.»
«Il en va de même quand les parents se séparent...»
«Ou quand l'un de nous s'en ira.»
«Il peut aussi arriver que je sois toujours là physiquement, mais en pensées je suis absent, je prends toujours plus de distance par rapport à la famille. Je n'ai plus le sentiment d'appartenance que ressentent encore mes petits frères et sœurs.»
Après ces manœuvres d'approche, la classe s'est mise à évoquer les expériences faites dans ce genre de situations. Le tiers environ des jeunes gens et jeunes filles avait vécu le divorce de leurs parents (on est dans la moyenne suisse), beaucoup avaient été confrontés à un ou plusieurs décès (grands-parents, animaux domestiques, qui ont très souvent la même valeur affective que les autres membres de la famille). Pourtant, ce qui affectait le plus ces filles et ces garçons était le moment où eux-mêmes quitteraient (psychologiquement ou matériellement) la communauté familiale.
Les participants se sont ensuite scindés en trois groupes de discussion. Les débats ont été enregistrés sur un magnétophone. Avec le consentement des intéressés, nous en reproduisons ici quelques extraits.
Comment les adolescents vivent-ils les situations de divorce, de mort ou de séparation dans leurs familles? Quelles sont leurs réflexions à ce sujet? Qu'est-ce qui leur semble important à retenir?

LES PARENTS DIVORCENT:
«Je ne peux pas dire que la famille aurait volé en éclats à cause du divorce. Nous avons plutôt dû y trouver une autre place. Au début, tout était plus ou moins „sens dessus dessous", comme lors de la mort de ma grand-mère ou lorsque ma sœur est partie, mais la famille a en fait toujours tenu bon. Au fur et à mesure que le temps passait, on y retrouvait sa place.»
«Pour moi le divorce de mes parents a eu pour ainsi dire des effets bénéfiques: j'ai maintenant de bien meilleures relations avec mon père, ou plus exactement, j'ai enfin pour la première fois des rapports avec lui! Depuis que nous ne vivons plus ensemble, je le vois plus souvent. La famille ne vit plus dans les tensions qu'il y avait avant. Je trouve bien, très bien même que mes parents aient divorcé.»
«Pour moi le divorce a même eu des avantages: je m'entends mieux avec mon père depuis que je le vois moins souvent. Du reste, la famille ne s'est pas rétrécie, elle s'est agrandie: maman a un ami, papa une amie... donc ce n'est pas si mal!»
«Mes parents se sont séparés quand j'avais neuf ans. A présent c'est ma maman qui est pour moi „les parents". Mon père... n'est plus là à mes yeux. La famille, ce sont tous les êtres que j'aime. Mon père, je ne l'aime pas tellement. Parfois je vais jusqu'à dire qu'il n'est plus mon père. Beaucoup de gens sont choqués, mais c'est ainsi que je ressens les choses.»

LES ENFANTS SE DETACHENT:
«Je prends mes distances, intérieurement et extérieurement: à la maison on s'ennuie souvent. La famille ne me donne plus assez. Je remarque aussi qu'au fond de moi-même je

TOURNER S.V.P.

PHOTO: DORIS FANCONI



CRS:
TRAVAIL HUMANITAIRE EN SUISSE

Secourir les blessés et les mourants restés sans soin sur le champ de bataille, telle était probablement la préoccupation majeure d'Henry Dunant lorsqu'il se retrouva par hasard à Solférino, en 1859. Aujourd'hui, la Croix-Rouge suisse est tenue, de par l'arrêté fédéral du 13 juni 1951 d'une part, et ses statuts du 22 novembre 1986 d'autre part, de recruter, d'instruire et de mettre du personnel professionnel à la disposition du Service sanitaire coordonné.

SERVICE DE LA CROIX ROUGE

Professionnelles de la santé, qu'elles soient infirmières ou infirmières-assistantes, laborantines, techniciennes en radiologie médicale ou aides en pharmacie, assistantes médicales ou aides en médecine dentaire, sont préparées à l'engagement au sein du Service de la Croix-Rouge. Ce service à en outre besoin de femmes qui, grâce à une formation en soins à domicile ou en premiers secours, lui apportent le complément indispensable à son fonctionnement. Les anciennes éclaireuses et cheftaines de louveteaux ont une formation préalable également très utile dans ce cadre.

Les membres du Service de la Croix-Rouge déploient leurs activités dans les hôpitaux de base de l'armée. De chacun de ces 40 hôpitaux dépend un détachement de la Croix-Rouge d'hôpital, affecté principalement aux services de soins pour l'assistance de patients civils ou militaires.

CRS - Un engagement humanitaire
Des hommes au service des hommes

LE SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

Croix-Rouge suisse CRS, Secrétariat central, Rainmattstrasse 10, 3001 Berne, téléphone 031 66 71 11

m'éloigne, je ne raconte plus autant de choses qu'avant.»
«Je suis beaucoup à la maison, mais rarement avec la famille. Nous ne discutons pas beaucoup ensemble. Je suis là mais pas dans la famille.»
«Je me détache déjà de la famille. Tout à coup on a l'impression d'être constamment au chemin dans le petit appartement.»
«Je ne suis pas en train de me détacher de la famille, mais tout simplement ma situation se modifie: j'ai de plus en plus souvent une opinion personnelle et on me traite davantage sur un pied d'égalité.»
«En fait je n'ai jamais eu de meilleurs rapports avec mes parents que maintenant. Mais ils acceptent aussi que j'aie envie de faire mes propres expériences – et mes propres erreurs.»
«Je m'occupe davantage de moi-même. Je fais des choses que j'estime devoir faire, et non plus seulement ce que veut ma mère. Je deviens moi-même, j'ai mes propres opinions et ma vie personnelle. Mais cela ne signifie pas que je ne veux plus savoir ce qu'elle pense et ce qu'elle fait.»

LES PROCHES MEURENT:
«Quant ma grand-mère est morte, les liens familiaux se sont beaucoup resserrés. On a dû discuter ensemble et se rapprocher pour digérer cet événement. Ça a fait beaucoup de bien à la famille, je trouve.»
«Chez nous, le chien est mort il y a six semaines environ. Mais personne n'a vraiment parlé de ce drame, nous avons fait comme si rien ne s'était passé. C'est une fois en vacances, dans un petit appartement où nous étions beaucoup plus à l'étroit que d'habitude, que nous en avons discuté tout à coup. Après, nous nous sommes sentis beaucoup mieux, les rapports ont été très bons entre nous, surtout entre les frères et sœurs.»
«Mon frère cadet est mort quand j'avais cinq ans. A l'époque, je n'ai pas du tout compris ce que cela signifiait. C'est seulement maintenant que je me rends compte de ce qui s'est passé. Et de ce que ça a dû signifier pour mes parents. Aujourd'hui nous en parlons fréquemment, je trouve que c'est important. Nous essayons ensemble d'assumer cette disparition au lieu de la refouler.»
«Mon petit frère a vécu à sa manière la mort de notre grand-mère: peu après sa mort, notre perruche est morte elle aussi. Mon frère est repassé par toutes les étapes, la tombe dans le jardin et les fleurs et tout le reste. Je crois qu'il n'avait pas réussi à surmonter la mort de grand-mère. D'une certaine manière l'oiseau lui a permis de le faire. En tout cas il n'est plus revenu sur le sujet.»
«J'avais quatre ans quand notre chien est arrivé. En ce temps-là, je ne me rendais pas bien compte des rapports que j'avais avec lui. C'est plus tard que j'ai senti comment je vivais avec lui. Il est important de sentir ce que signifie sa présence. Si on ne le sent pas, c'est seulement quand il meurt qu'on comprend qu'on l'a négligé. Il en va de même des proches, des grands-parents... Quoique... j'aurais presque l'impression maintenant que je les néglige...»
«J'envisage aussi la mort de l'autre point de vue, du point de vue de celui qui meurt: j'imagine ce qu'il vit au lieu d'être triste parce qu'il n'est plus là. Je pense à mon grand-père, avec qui j'avais des rapports très forts. Il était toujours en grande forme et au troisième infarctus il gisait dans un lit d'hôpital, il n'avait plus de force et semblait tout démuni. Il est revenu vivre à la maison, puis il est mort subitement d'une attaque cardiaque. Pour lui, c'était mieux ainsi que de retourner à l'hôpital. Je trouve qu'il faudrait aussi voir cet aspect des choses.»
«J'ai aussi trouvé bien que ça aille vite pour mon chien. Et de toute façon je n'ai pas peur de la mort – ça ne peut pas être autrement pour nous que pour le chien. La mort – je crois qu'après ça ne peut être que plus beau – bien que je sois content d'être sur cette terre. Mais je profite de chaque jour, je ne veux pas devoir me dire un jour que j'ai passé tout mon temps à faire des projets. Je veux me sentir vivre maintenant.»
«Certains croient que le monde court à sa perte ou que tout finira bien. S'il existe un Dieu – ce que je crois –, un jour il accueillera tout le monde sans distinction. Même ceux qui n'ont pas mené une existence convenable seront traités comme les autres.»
Parce que ces jeunes gens et ces jeunes filles n'écartent pas les questions délicates, qu'ils dialoguent en respectant les autres points de vue, qu'ils prêtent attention à la vie telle qu'elle est ici et maintenant, afin de n'avoir pas à se dire un jour qu'ils ont négligé quelque chose – ou quelqu'un, ils nous incitent, par leur philosophie de la vie (et de la mort) à réexaminer les questions que nous nous posons nous-mêmes sur notre comportement face à la séparation et à la mort... ■

EVA ZOLLER

Eva Zoller offre une assistance pédagogique aux parents et aux enseignants qui prennent des initiatives en matière de philosophie. Elle dirige aussi le centre de documentation pour la philosophie enfantine («Käuzli», Grellingue, dans le Laufonais).

PHOTO: ROBERT MORF

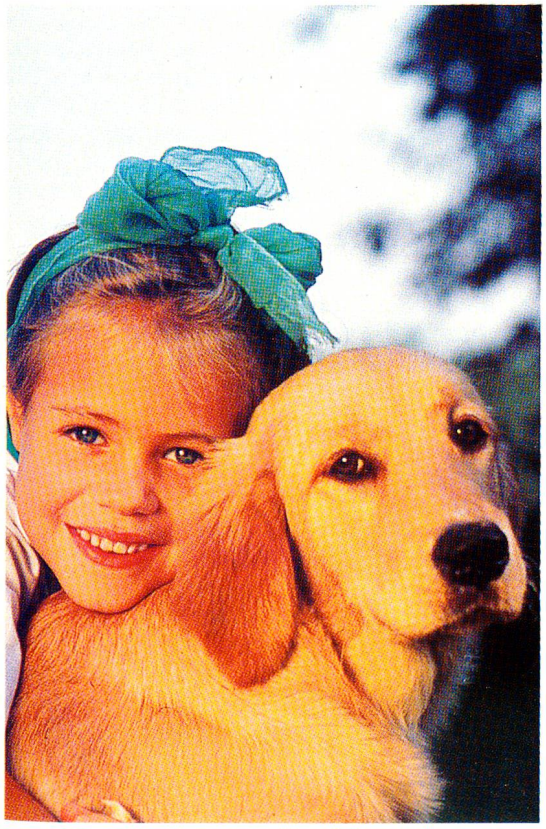


PHOTO: DES ESSARTONS/ EXPLORER